

Les commerces de Saconnex d'Arve

Autrefois à Saconnex d'en Haut il y avait des commerces :

Deux cafés. Le café Casey et le café Vincent.

Dans les années 50 c'était des établissements à boire. Mais dans aussi bien l'un que l'autre on pouvait y manger sur commande.

Au café Casey, les clients entraient dans la cuisine pour boire un coup sur le coin de la table et discuter avec la Patronne. Le vacher à Blanc, qui allait couper l'herbe pour les bêtes, passait devant avec le cheval et le char et s'arrêtait juste pour commander une bouteille de blanc et un verre. Au retour, nouvel arrêt, soufflant et suant, il prenait la bouteille dont il descendait le contenu directement, et sur la route. Il rendait le verre et la bouteille vide à la patronne et partait nourrir les vaches. Le dimanche, les Casey ouvraient la grande salle. Sur le coup des 4 - 5 heures, de retour de la promenade dominicale, on avait droit à un sirop et on pouvait aller regarder ceux qui jouaient aux boules dans le jardin derrière.

Le café Vincent faisait aussi épicerie, la petite boutique occupait un côté de la maison et de l'autre c'était le café.

Lorsque la porte de l'épicerie était fermée on passait par le café.

La Madeleine n'était pas loin. Chez nous on dit «LA» Madeleine, «LA» Marie, «LE» Jean ...

C'était tout un personnage, la Madeleine, elle était économe et ça se voyait sur elle. Ses robes et tabliers étaient mis jusqu'à usure complète, on disait même que quand un de ses tabliers avait un trop gros trou elle rajoutait un tablier par dessus pour le cacher.

L'épicerie était surtout un commerce de «secours» quand on avait oublié quelque chose au magasin. Par habitude on faisait les commission à Carouge ou à Plan-les-Ouates.

Bien que l'épicerie faisait dépôt de pain, c'était le boulanger Roguet de Landecy qui passait de maison en maison poser sur la fenêtre le pain commandé pour l'année. Chez nous, comme on était agriculteurs, le père cultivait du blé et quand il était porté au moulin, il y avait un sac de farine pour la cuisine et une part pour le pain de l'année qui était réservée au boulanger.

Pour le lait, on allait chez les voisins qui avaient des vaches, et puis les agriculteurs n'ont plus eu l'autorisation de vendre leur lait directement aux particuliers, alors on allait à la laiterie. Après la coulée du soir, les gamins prenaient le bidon. La laitière marquait dans un carnet et les parents passaient payer à la quinzaine. C'était l'occasion de jouer encore un peu avant de rentrer: aux gendarmes et aux voleurs, mais surtout à cache-cache. On posait le bidon dans un coin et jusqu'à la nuit tombée, ou jusqu'à ce qu'une mère appelle l'un d'entre nous, c'était des parties interminables. Il y avait aussi le concours de tourner le bidon, on le balançait de plus en plus haut jusqu'à lui faire faire le tour complet, et sans renverser bien sûr. C'est comme ça, qu'un peu maladroite dans ce jeu, j'ai eu quelque fois de l'eau au petit déjeuner.

Et puis il y avait et il y a encore la distillerie. On allait y porter le trop de fruits, cerises, prunes, etc... qu'on avait fait fermenter dans des tonneaux au fond de la cave. Après le battage du blé la distilleuse se promenait de village en village. Puis elle s'installait devant le grand hangar et tout le village était parfumé. A l'école on nous criait «Saconnex la Goutte» et les copains prétendaient qu'on était pas «tout à soi» d'avoir trop respiré.

Et toujours le garage à Dudu, le jeudi avec les copines, on jouait au jeu des paris. On s'asseyait devant leur maison ou au pied de la croix et on pariait: la prochaine voiture qui passe sera de couleur ... Celle qui pouvait dire avant les autres : noire, avait quasi partie gagnée. Car le père Dudu, qui avait une magnifique Citroenne, était celui qui faisait le plus de navettes sur la route. Toute une époque.

Marie-Thérèse Delétraz

Mars 2013